

Souvenirs d'école

RAYMONDE CAULLET

(Extrait de l'ouvrage « Mes souvenirs d'école »)

Autorité du maître : Mon sujet de philosophie à l'examen final de l'école normale était : « Socrate a dit en parlant d'un de ses disciples, que puis-je lui apprendre, il ne m'aime pas ? ».

Dans l'enseignement il faut se faire aimer mais être ferme et sévère, on dit toujours « qui aime bien, châtie bien », je pense que l'enfant n'est pas sensible à celui qui lui accorde tout. Il préfère celui qui, à l'occasion se fâche. En général, les maîtres qui ont de l'autorité se font aimer.

Brevet élémentaire : De quatre ans mon aînée, ma sœur a passé son brevet élémentaire de capacité à l'enseignement à Paris. Avec ce brevet, on pouvait enseigner après quelques années d'auxiliaiat, alors qu'en titulaires dès notre vingtième année et voler tout de suite de nos propres ailes.

Calcul : Pour apprendre à compter à mes enfants, je fabriquais des dominos à constellation cinq. Ces dominos leur donnaient l'idée de la dizaine, des pions creux se plaçaient sur les endroits marqués, l'enfant photographiait le domino.

Il y avait plusieurs méthodes pour apprendre le calcul, mais il fallait surtout éviter que les enfants comptent sur leurs doigts.

Certificat d'études : J'ai passé mon certificat d'études à Paris, 49 rue de Charenton, à l'époque j'habitais rue de Lyon, juste en face de la gare d'où partaient des trains vers Joinville-le-pont. Je n'ai pas connu la démolition de cette gare, car j'ai quitté Paris en 1924 pour gagner Arras.

Après le certificat d'études, on pouvait suivre les cours complémentaires jusqu'à seize ans, puis passer le brevet élémentaire ou le concours de l'école normale. Ayant un an d'avance à la fin du cycle complémentaire, on m'avait dirigé vers une classe appelée section normale qui permettait à certains élèves de revoir le même programme de manière plus affinée. J'ai ensuite tenté et réussi le concours d'entrée de l'école normale d'Arras.

Chauffage : Lorsque j'ai commencé à enseigner à Lamendin, les classes étaient très froides en hiver. Nous étions chauffés par le chauffage central, mais il n'y avait pas d'accélérateur comme aujourd'hui. Parfois le froid était si dur que les petits gardaient leurs gants en classe. Les conditions de travail devenaient lamentables, j'ai alors incité les parents à se mobiliser et à se plaindre à l'adjoint de la cité 5. La réclamation a été entendue, des gens de la mairie sont venus me livrer un poêle, une sorte de vieille colonne qui devait dater mais qui nous réchauffait un peu.

Cinéma : Chaque mercredi, l'institutrice que j'étais se transformait en opératrice de cinéma. Le projecteur appartenait à la ville mais nous étions la seule école à nous en servir chaque semaine. On projetait l'image sur une surface blanche de trois mètres de haut, qui n'était autre qu'un de mes draps de lit. Les instituteurs se concertaient pour commander des films à la cinémathèque d'Arras, l'autobus Citroën était un bus de ligne qui allait à Arras où un employé de la cinémathèque l'attendait pour livrer ou réceptionner le film ; On avait coutume de montrer aux enfants d'abord des documentaires sur divers sujets puis un film de divertissement tel que Laurel et Hardy ou Charlot. Une ambiance délirante s'installait.

A l'époque il y avait quatre classes de garçons et quatre classes de filles, nous réunissions plus de trois cents enfants. La projection se faisait sous le préau, mais on entendait rire les enfants jusqu'à la rue. Une fois par mois, on organisait une séance gratuite pour les membres de l'amicale et les parents d'élèves, on en profitait pour remplir notre cagnotte en vendant des cacahuètes.

Eclairage : Lorsque j'étais enfant, l'école n'était pas électrifiée, souvent je disais à ma mère qu'il serait formidable d'avoir juste à appuyer sur un bouton pour avoir de la lumière. A l'époque les gens s'éclairaient au gaz ou au pétrole. C'est à mon arrivée à Arras à l'âge de onze ans que j'ai découvert l'électricité.

Ecole des Houillères : Avant la nationalisation des mines, les écoles des houillères étaient privées, chaque matin les enfants faisaient leur prière . L'école Lamendin a été ouverte en 1933, à l'époque il n'y avait pas d'école maternelle dans le secteur de Loos et de Grenay. Pour pallier ce manque, les sœurs organisaient une garderie. Par contre, le catéchisme n'étant pas prévu, certains loosois hésitaient à mettre leurs enfants à Lamendin. Ensuite des cours ont été organisés et les instituteurs donnaient l'autorisation aux élèves de quitter la classe plus tôt pour aller au catéchisme.

Ecole Normale : J'ai suivi les cours de l'école normale à Arras de 1928 à 1931, et réussi l'examen final appelé brevet supérieur. Cet examen qui correspondait au baccalauréat, clôturait la formation. Malgré ma réussite, il fallait avoir un minimum de vingt ans pour être titulaire, je n'en avais que dix-neuf ! J'ai donc été stagiaire pendant une année. Je me souviens de mon inspection pour le certificat d'aptitude professionnelle, j'étais très impressionnée, un jury siégeait dans la classe pendant une journée pour évaluer les compétences des jeunes enseignants.

A l'époque ma promotion avait fondé une association d'anciens élèves, une assemblée était organisée chaque année. Je reçois encore aujourd'hui des informations sur les anciens de l'école normale. La plus ancienne élève vit encore, entrée à l'école normale en 1916, elle doit être aujourd'hui centenaire !

Front populaire : En 1936, mon mari enseignait au 4 d'Avion et moi au 7. Pendant les grèves les classes étaient désertes, les enfants des grévistes ne venaient pas à l'école. Il faisait si froid que les institutrices, en quête de chaleur, se réunissaient dans le bureau de la directrice. Mais il fallait être sur nos gardes et rapidement regagner nos classes respectives à l'arrivée de notre inspecteur, car il ne supportait pas de nous voir en dehors de nos quatre murs.

Cette période de crise a été terrible pour les Polonais, beaucoup ont été remerciés et renvoyés chez eux. Mes souvenirs sont clairs car la majeure partie de mes élèves était polonaise. D'ailleurs la première fois que j'ai vu les listes, je me suis demandé comment j'allais pouvoir retenir des noms aussi compliqués ! En général ces enfants travaillaient très bien en classe, elles étaient très courageuses. Je préparais alors au certificat d'études.

Gaucher : Il y a de vrais et de faux gauchers, en fait tout dépend de l'oeil directeur. Si l'oeil directeur est à droite, l'enfant est droitier et inversement. C'est important d'écrire de la main droite car le matériel scolaire n'est pas adapté aux gauchers. La colonne vertébrale d'un gaucher souffre de cette mauvaise habitude, surtout si l'enfant est placé à côté d'un droitier.

Gymnastique : Lorsque j'enseignais à Avion, je pratiquais la gymnastique avec l'une de mes collègues, c'était très plaisant et en plus, ce genre de distraction ennuyait notre direction, nous en étions ravies ! Cela m'a valu de recevoir une gratification par le Général Pétain qui équivalait à environ mille cinq cents francs. C'est bien la seule chose que j'ai approuvé de sa part !

Handicap : Je me souviens d'avoir eu en classe un handicapé mental. A plusieurs reprises, je l'ai signalé au médecin scolaire pour le placer dans un institut spécialisé afin de lui apprendre les choses élémentaires de la vie comme s'habiller et manger seul. Je n'ai jamais eu de retour. Je l'ai gardé trois ans dans ma classe, la première année a été la plus difficile. Il faisait ses besoins en classe et mettait ses crottes dans le sac des élèves, j'étais obligée de l'isoler des quarante autres enfants. La seconde année, il commençait à me demander pour aller aux toilettes. Un jour, je l'ai autorisé à sortir en milieu de cours, lui ai ouvert la porte de la classe et me suis assurée qu'il partait dans la bonne direction. Puis j'ai continué à travailler avec les autres. Inquiète de ne pas le voir revenir j'ai regardé dans le

couloir, il était immobile face à une porte fermée qui habituellement était grande ouverte. Il avait uriné dans son pantalon et était resté sans réaction face à cet obstacle.

Une autre fois lors d'un travail de découpage, il s'était servi de sa paire de ciseaux pour blesser son voisin à l'oreille. Quand il est devenu plus âgé, il a été placé dans un I.M.P.R.O et je pense qu'aujourd'hui il travaille dans un C.A.T. (Centre d'aide par le travail).

Jeudi : J'ai toujours enseigné le mercredi, le jour de repos en semaine étant prévu le jeudi.

Lamendin : J'ai commencé ma carrière en octobre 1931 au 7 d'Avion, où je suis restée jusqu'en 1945. J'ai débuté avec des enfants en cours élémentaire deuxième année. Les élèves étaient si nombreux que je réunissais les tables pour en mettre un maximum dans la classe, l'espace était tellement réduit que je pouvais juste faire le tour de la classe.

En janvier, ma directrice a été déchargée de sa classe et m'a désignée pour diriger la classe qui préparait au certificat d'études. Je n'ai pas beaucoup apprécié ce changement de section en cours d'année, d'autant plus qu'en fin d'année les élèves devaient être en mesure d'obtenir leur certificat. L'enjeu était important, on aurait pu me reprocher l'échec scolaire des enfants. Etant la seule maîtresse normalienne de l'établissement, j'ai néanmoins dû accepter cette classe. De 1931 à 1936, j'ai donc préparé des élèves au certificat d'études.

Mes journées étaient longues et épuisantes, habitant Arras, je prenais le train à six heures du matin pour arriver à la gare d'Avion une demi-heure plus tard, j'avais ensuite une bonne demi-heure de marche pour arriver à l'école. L'hiver, les rues encore plongées dans le noir de la nuit, étaient peu rassurantes pour une jeune fille de dix-neuf ans. Le soir un train repartait en direction d'Arras à dix-huit heures dix. Lorsque ma directrice m'a demandé de diriger l'étude après la classe, j'ai refusé en lui expliquant mon problème de transport. Mais peu sensible à mon argumentation, elle m'a obligé à assurer l'étude jusqu'à dix-sept heures quarante-cinq et elle venait alors me remplacer ! Chaque soir c'était la panique, je courais jusqu'à la gare avec mes deux gros sacs chargés de cahiers à corriger, j'y arrivais en sueur et je sautais dans le train. C'était terrible, l'hiver j'attrapais des abcès à la gorge. En 1936, je me suis mariée et ai changé de niveau pour m'occuper des cours moyens un et deux. Juste après la guerre, au retour de mon mari resté six ans en captivité, j'ai quitté Avion pour enseigner dans un village près de Saint-Omer pendant deux ans. Puis, pendant vingt ans, je me suis occupée des cours préparatoires de l'école Lamendin de Loos-en-Gohelle.

Lecture : En début d'année, j'utilisais la méthode semi globale. Elle était efficace, dès le quinze janvier les trois-quarts des enfants parvenaient à lire couramment. Quelques élèves mettaient un peu plus de temps mais tous savaient lire en fin d'année.

Libération : A la libération, les institutrices ont défilé dans la soirée du 7 mai 1945, cependant l'Académie a tenu à ce que l'ensemble du corps enseignant défile le 8 mai, journée officielle de la libération.

La libération fut pour moi, un moment de grande émotion. Je venais de recevoir une dépêche qui annonçait le retour prochain de mon mari, lorsqu'une heure plus tard un camion s'est arrêté devant chez moi, un soldat tenait sur ses genoux mon enfant. Ce soldat était mon mari, il avait tellement changé que sur l'instant je ne l'avais pas reconnu. La guerre l'avait profondément marqué, depuis il n'a jamais plus été le même homme. Il était devenu sombre, et la peur d'avoir faim ne le quittait pas. Il est parti six ans pendant la guerre, aujourd'hui cela fait vingt-huit ans qu'il nous a quitté, finalement nous ne sommes pas restés longtemps ensemble !

Mon mari n'avait pas le même rythme de travail que moi. Très matinal, il partait à quatre heures du matin dans sa classe, tandis que je préférais travailler en soirée et me coucher très tard.

Le 8 mai 1945, une visite médicale était prévue, les enfants étaient en petite tenue lorsque les sirènes ont retenti. Très vite, ils se sont rhabillés et ont quitté la classe sans demander la permission : une volée de moineaux !

Loisirs : Lorsque j'étais jeune, les enfants n'avaient pas le droit aux loisirs, aux divertissements, il fallait toujours être en train de travailler, que ce soit pour l'école ou pour autre chose. Il m'arrivait de me cacher dans les toilettes pour lire. Comme beaucoup de personnes de ma génération, j'ai toujours gardé un sentiment de culpabilité pendant mes moments de détente.

Aujourd'hui encore lorsque je me surprends à lire pendant la journée, je ne suis pas à l'aise ! Lorsque je préparais le concours de l'école normale d'Arras, ma sœur avait un vélo dont elle se servait pour aller travailler à l'autre bout de la ville. Il m'arrivait d'attendre impatiemment son retour pour enfourcher sa bicyclette et filer me promener pendant quinze ou vingt kilomètres, ma mère me reprochait d'oublier mon travail de classe en vue du concours de l'école normale.

Je ne suis jamais allée au bal ou au cinéma, quand on sortait c'était le dimanche avec papa et maman, chacun enfilait alors ses plus beaux vêtements et on se promenait en famille. En rentrant, on retirait nos vêtements de sortie que l'on pliait et rangeait soigneusement en attendant le dimanche suivant.

Mardi gras : A l'école, le jour du mardi gras, je faisais des crêpes à mes élèves, on fabriquait un masque, un chapeau et un mirliton qu'ils portaient ce jour-là avec ravissement.

Matériel : A Paris, le matériel scolaire nous était entièrement fourni, tandis qu'aux cours complémentaires les enseignants nous faisaient payer la moindre chose. Notre directrice demandait dix francs d'encre chaque mois, pourtant, elle la diluait tellement que parfois nous avions du mal à écrire !

En tant qu'institutrice à l'école Lamendin, je n'ai jamais vraiment eu l'occasion de me plaindre pour le matériel, j'ai toujours obtenu les fournitures nécessaires. Ce sont les enfants qui venaient spontanément en classe avec un tas de choses neuves dont ils n'avaient pas l'utilité.

Mixité : Je pense que la mixité est une bonne chose. Cela permet d'installer une espèce de concurrence entre filles et garçons. Les filles, généralement plus soigneuses, incitent les garçons à l'être davantage. Avant que la mixité ne soit vraiment généralisée, il existait à Lamendin le seul C.P. qui regroupait filles et garçons.

Patronyme : Lorsque j'étais élève, mes maîtresses m'appelaient par mon patronyme.

Un jour, la directrice de l'école normale nous a recommandé de ne pas tutoyer nos élèves, en précisant qu'il fallait les respecter. J'ai suivi sa consigne jusqu'au moment où j'ai eu des garçons. Naturellement, je les appelais par leur prénom, sans doute est-ce dû à leur comportement si différent de celui des filles. Les filles bavardent davantage et sont plus rancunières, tandis que les garçons sont plus spontanés, même si à l'occasion on leur fiche une taloche, ils se calment et quelques minutes après sautent dans vos bras.

Pétain : C'est sous le gouvernement de Pétain que l'école primaire supérieure a été supprimée pour être transformée en classe d'enseignement secondaire, il a changé beaucoup de choses dans l'enseignement.

Pendant la guerre, dans les écoles primaires, il y avait des classes de transition réservées aux enfants à problèmes. A Avion aucune institutrice ne voulait diriger cette classe de second cycle dans laquelle on nous demandait de faire de l'enseignement ménager. Nous devions leur apprendre à cuisiner, alors que nous n'avions ni matériel, ni nourriture. Finalement, j'ai accepté cette section qui réunissait des enfants attardés de cours élémentaires et de cours moyens. Je n'ai jamais fait autant de bouillons avec des os que pour cette année-là ! Les enfants trouvaient cela très bon et se régalaient.

On manquait de tout, au fond de mon jardin il y avait un pont de chemin de fer, cette ligne amenait des convois de charbon à la cokerie. Je me revois encore avec ma balayette et mon ramasse-poussière récupérer les miettes de charbon qui tombaient des convois ! J'avais une amie, qui attendait le chauffeur avec une bouteille pour troquer du vin contre quelques gaillettes. Il prenait la bouteille à l'aller et jetait quelques gaillettes au retour.

Photo de classe : Au début de ma carrière d'enseignante, nous n'avions pas le droit de faire de photos individuelles, seules les photos de groupes étaient autorisées.

Polonais : A Avion, une institutrice polonaise venait donner des cours aux enfants après l'école.

Premier poste : La première fois que j'ai été confrontée à une classe, je n'étais vraiment pas à l'aise. Bien que mon public soit composé uniquement de petits, ma gorge se serrait, j'étais très impressionnée. Encore maintenant, j'ai beaucoup de mal à m'exprimer avec aisance en public.

Récompense : J'ai passé ma petite scolarité à Paris, à l'époque la croix du mérite était attribuée toutes les semaines aux élèves les plus méritants. Lorsque j'ai commencé à enseigner, j'ai acheté trois ou quatre croix pour continuer la tradition et sans doute aussi par nostalgie. Les enfants trouvaient cela très gratifiant. Par la suite, j'ai cessé de la distribuer, les temps changent, les habitudes aussi.

Pour récompenser les petits je distribuais des bons points. Une image équivalait à dix bons points et représentait à leurs yeux la fortune ! Lorsqu'en cours d'année ma directrice à Avion m'a chargé de diriger la classe du certificat d'études, une petite de sept ans a souhaité m'offrir toutes ses images. Gênée, je lui ai dit : « Emilienne ces images sont à toi, tu les as gagnées, je ne peux pas les accepter ! » Un peu plus tard, ma directrice m'a reproché cette réaction, Emilienne me donnait tout son coeur, il aurait fallu que je les lui prenne, quitte à les lui rendre le lendemain. Cette Emilienne a terminé ses études en étant institutrice puis professeur et enfin sous-directrice au collège de Bully. Je la vois encore, elle n'a pas oublié sa vieille institutrice.

Les enfants sont généreux, quelques fois à la récréation ils m'apportaient des bonbons si poisseux et si collants qu'il fallait un sacré courage pour les manger. Il faut dire que je n'avais pas le choix car ils restaient devant moi jusqu'à ce que je les mette dans ma bouche !

La mairie était sensible aux récompenses, en fin d'année elle nous allouait une certaine somme pour organiser une distribution de prix.

Je me rappelle qu'une année, j'ai adressé un courrier à la maison Peugeot pour savoir si la direction pouvait m'envoyer des spécimens afin de récompenser mes élèves. Cette année-là, les enfants ont été sérieusement gâtés. J'ai reçu une vingtaine de modèles réduits et plusieurs boîtes de peinture que j'ai distribué en plus des prix, les enfants étaient ravis.

Rentrée des classes : Ma première rentrée des classes date de 1918, mes parents vivaient alors à Paris. Dès la rentrée, les filles devaient porter un tablier noir en alpaga qu'elles enfilaient au-dessus de leur robe. L'été ce tablier suffisait à nous vêtir. Pour égayer le noir ma mère ajoutait un beau petit col blanc fait au crochet. Nous devions avoir les cheveux attachés.

Résistance : En 1939, il y a eu des mouvements de résistance dans le corps enseignant. Je me souviens avoir été contactée, cependant ma situation ne me permettait pas de m'engager car j'étais seule avec un enfant en bas âge.

Un jour, nous avons eu la visite de la kommandantur, l'ensemble des institutrices a été convoqué. Nous n'étions pas rassurées surtout lorsqu'un officier doué en français nous a accusé d'apprendre des chants séditieux à nos enfants. Il a ensuite précisé sa pensée en nous citant l'exemple de la Marseillaise. Nous lui avons alors rétorqué que jusqu'à présent la Marseillaise était notre hymne national et qu'au certificat d'études les élèves le chantaient. Il nous a sommé de ne plus jamais recommencer, ce que nous avons refusé.

Au début du conflit, nous avons dû certifier sur l'honneur que nous n'étions pas juives. Un peu plus tard nous recevions la photo du maréchal Pétain, qu'il fallait accrocher au mur de notre classe. Je l'ai accrochée derrière un tableau qui se rabattait et qui plus est, la tête en bas ! Nous avons le devoir d'apprendre à nos enfants un chant à la gloire de Pétain intitulé « Maréchal, nous voilà », les enfants ne l'ont jamais su !

Pendant la guerre toute la cité 4 d'Avion a été démolie, un bombardement a frappé la place de la gare juste au moment où des gens sortaient d'un spectacle Familia. Il y a eu à peu près trois cent cinquante

morts. Dès le lendemain les institutrices ont été réquisitionnées pour préparer à manger aux nombreux sans abri. Nous avons investi une salle des fêtes située juste derrière la mairie, et improvisé une cantine. Les gens se sont installés aux tables, tout se passait bien nous allions servir lorsqu'une sirène annonçant un nouveau bombardement a retenti. Les gens ont été pris de panique, dans l'effolement général ils ont renversé les tables et fui de tous les côtés. Aujourd'hui, je peux dire que je sais à quoi ressemble une panique générale !

A l'école du 7, nous avons décidé d'éparpiller les enfants, il était devenu dangereux de réunir sur un même site neuf classes de garçons et autant de filles. J'emmenais alors ma classe dans une école maternelle. Parmi mes élèves, une jeune fille de treize ans était atteinte de la poliomyélite, en cas d'alerte je devais la prendre sur mon dos pour l'évacuer. C'était devenu impossible, je ne pouvais sacrifier trente élèves pour une seule. Je suis allée expliquer la situation à l'inspecteur qui m'a donné raison mais il m'a demandé de l'accepter chez moi après la classe. Comme les autres enfants, elle avait le droit à l'enseignement !

Cela n'a pas duré longtemps. La maman est venue rechercher sa fille dès la première menace de bombardement, ceci à mon grand soulagement.

Rythme scolaire : Le matin les enfants entraient en classe à huit heures trente et repartaient déjeuner chez eux trois heures plus tard. L'après-midi la classe reprenait à treize heures trente et se terminait à seize heures trente. Ensuite dans certaines écoles des classes d'études (d'une heure) clôturaient la journée scolaire.

Le samedi, les enfants allaient à l'école toute la journée, l'après-midi était consacrée davantage aux activités de détente telles que les travaux manuels et les chants. Je mettais en place un atelier de couture qui plaisait autant aux filles qu'aux garçons, les enfants brodaient des dessus de cheminée qu'ils étaient fiers d'offrir à leurs parents. Les plus petits travaillaient sur un appareil à tisser et faisaient de beaux cache-nez, les mamans avaient du mal à croire qu'ils en étaient les auteurs ! D'ailleurs un soir, un petit ne voulait pas quitter l'école avant d'avoir terminé son travail, j'ai appelé la maman pour qu'elle puisse se rendre compte par elle-même de l'acharnement de son enfant à cette activité.

Le travail manuel avait tant de succès que j'organisais des ateliers entre les cours, ouverts à toutes les sections. Les élèves étaient très doués ! Nous avons fait de magnifiques tableaux et orné beaucoup d'objets.

Le rythme scolaire de l'année était plus dense qu'aujourd'hui, les vacances étaient moins nombreuses et moins longues.

Spectacle : On organisait régulièrement des spectacles. Dans les années cinquante lors d'un spectacle avec une belle au bois dormant et un prince charmant, on avait voulu innover en enregistrant des chants d'oiseaux pour donner une ambiance de fraîcheur et de nature à la scène. Dans ce même spectacle un enfant devait chanter, comme je jouais du violon, on s'était dit qu'un accompagnement pourrait mettre en valeur la voix du gamin. On s'était retrouvé à trois heures du matin pieds nus, une bougie à la main pour éviter les bruits parasites des chaussures et des néons ! Le jour du spectacle, lorsque la gamine est entrée sur scène, si belle, éclairée par un projecteur, j'ai regardé monsieur Guelton et lui ai avoué que j'avais envie de pleurer, il m'a répondu moi aussi, l'émotion était telle que nous avons pleuré tous les deux comme des madeleines. Généralement, on organisait une grande fête en fin d'année et un petit spectacle de chants à Noël. La coopérative offrait des cadeaux à chaque élève du cours préparatoire, une poupée pour les filles et des gros ballons pour les garçons. Une année j'avais dit aux petits que s'ils chantaient bien, ils allaient avoir une belle surprise. Un grand (de la classe de fin d'études), déguisé en père Noël, devait sortir de la cheminée, effrayée, la petite Evelyne qui devait avoir cinq ans s'est sauvée au galop, nous n'avons jamais pu la faire remonter sur le plateau.

Visite médicale : En général, les visites médicales se déroulaient à l'école, mais une année nous avons dû emmener nos enfants à la mairie. Nous étions entre quarante et cinquante, ce n'était pas très prudent de se déplacer avec autant d'élèves, la route était longue et mauvaise. Je me souviendrai

toujours de l'amoncellement déposés sur les marches de la mairie ! Pour se rhabiller il fallait chercher ! A la fin de la journée, je suis rentrée avec un gros paquet de sous-vêtements, certains n'ont jamais été réclamés !

Voyage : De temps en temps, la mairie organisait des sorties, un jour nous devions emmener les enfants au château de Chantilly. Lorsque nous sommes arrivés, les portes étaient malheureusement fermées. Déçus et ne sachant que faire nous avons alors téléphoné à la mairie qui nous a donné l'autorisation d'aller à Paris. Je me souviendrai toujours d'un garçon de onze ans qui s'est approché de Notre Dame et m'a dit avec un regard rempli d'émotion, en caressant la pierre : « Qu'est-ce que c'est beau, Madame ! ». Rien que d'en parler, mes cheveux se dressent et j'en frissonne encore. La mairie avait l'habitude d'offrir un voyage aux enfants qui obtenaient le concours d'entrée en sixième.

14 juillet : En 1943 ou 1944, je ne sais plus bien, j'avais demandé à mes élèves d'essayer de porter des vêtements avec du bleu, du blanc et du rouge. Elles ont toutes obéi.